Textes et réalisations inspirés des photographies de Chris Marker et Robert Capa

Arts plastiques / Aide Personnalisée

1ères littéraires

Sous la direction de Sophie Dehorter, professeur d'arts plastiques,
Ghislaine Zaneboni et Gaétan Blein, professeurs de lettres.

Lycée Henri Matisse, Vence – Septembre / Décembre 2011

- Une vingtaine d'élèves des classes de 1ère L2 et 1ère L2 ont participé au dispositif « **Une rentrée en images** », en septembre 2011, dans le cadre des Rencontres Internationales de la Photographie d'Arles.

- Ces élèves, qui suivent l'option de spécialité « arts plastiques » y ont visité en outre les expositions consacrées à **Chris Marker** et **Robert Capa**.

- À leur retour, ils ont fait profiter leurs camarades de classe de leur expérience : dans le cadre du **cours d'Aide personnalisée**, avec les professeurs de lettres et d'arts plastiques, ils ont assisté à la projection du film de Chris Marker : *La jetée*, 1962 et ont engagé un débat autour de l'œuvre du réalisateur et photographe.

- A la suite, en **Aide personnalisée**, des groupes ont été constitués autour d'un ou plusieurs élèves plasticiens afin d'engager une écriture poétique autour des photographies de Chris Marker ou de Robert Capa. Puis les textes ont été mis en voix.

- A l'issue de la rédaction, dans le cadre de l'enseignement d'**arts plastiques**, les élèves ont réalisé une production à partir de la photographie sur laquelle ils avaient écrit le texte afin de lui rendre hommage ou la pasticher, la référence à cette œuvre devant lui apporter un éclairage nouveau et montrer la capacité de chacun à prendre en compte une œuvre pour apporter une vision personnelle.

Chris Marker

La traque

D’un geste délicat, elle chasse ses anglaises de sa nuque,
Sous le regard séduit de sa nouvelle proie.

Proie qui la dévore de son œil affûté,

Respirant la chaleur de sa chair

Dont s’enfuit de douces senteurs indomptables.

Face à eux, vicieux et pervers,

Un léopard espionne avec excitation

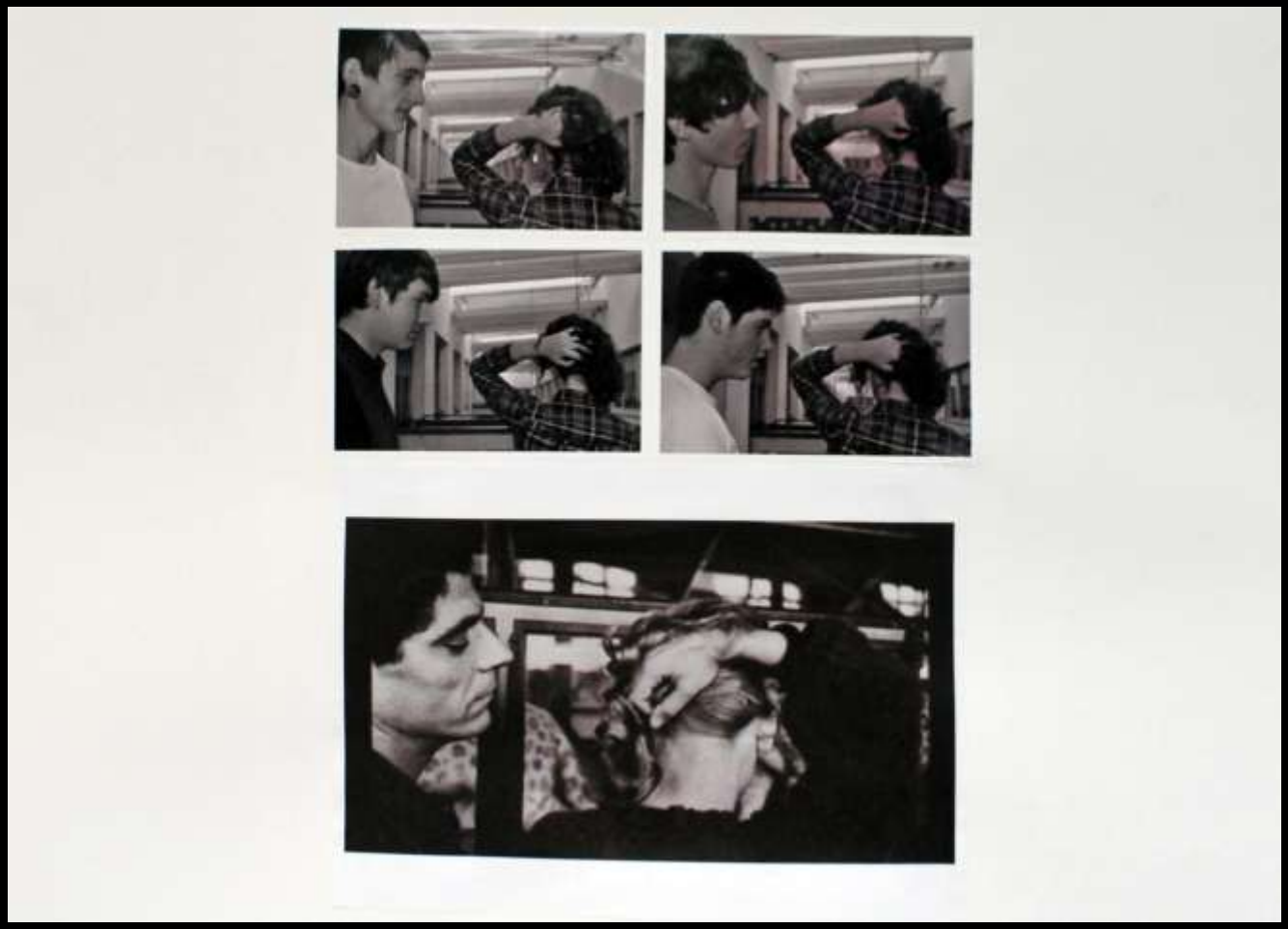
L’attaque prochaine de l’homme.

Leurs corps pourtant prêts à se toucher,

Lui n’arrivera jamais à l’attraper.

Alexandra Pradier (1èreL1), Julie Pierson (1èreL2),

Héloïse Boissel Dombreval (1èreL1)



Alexandra Pradier

Julie Pierson

Seul un regard peut créer l’univers.

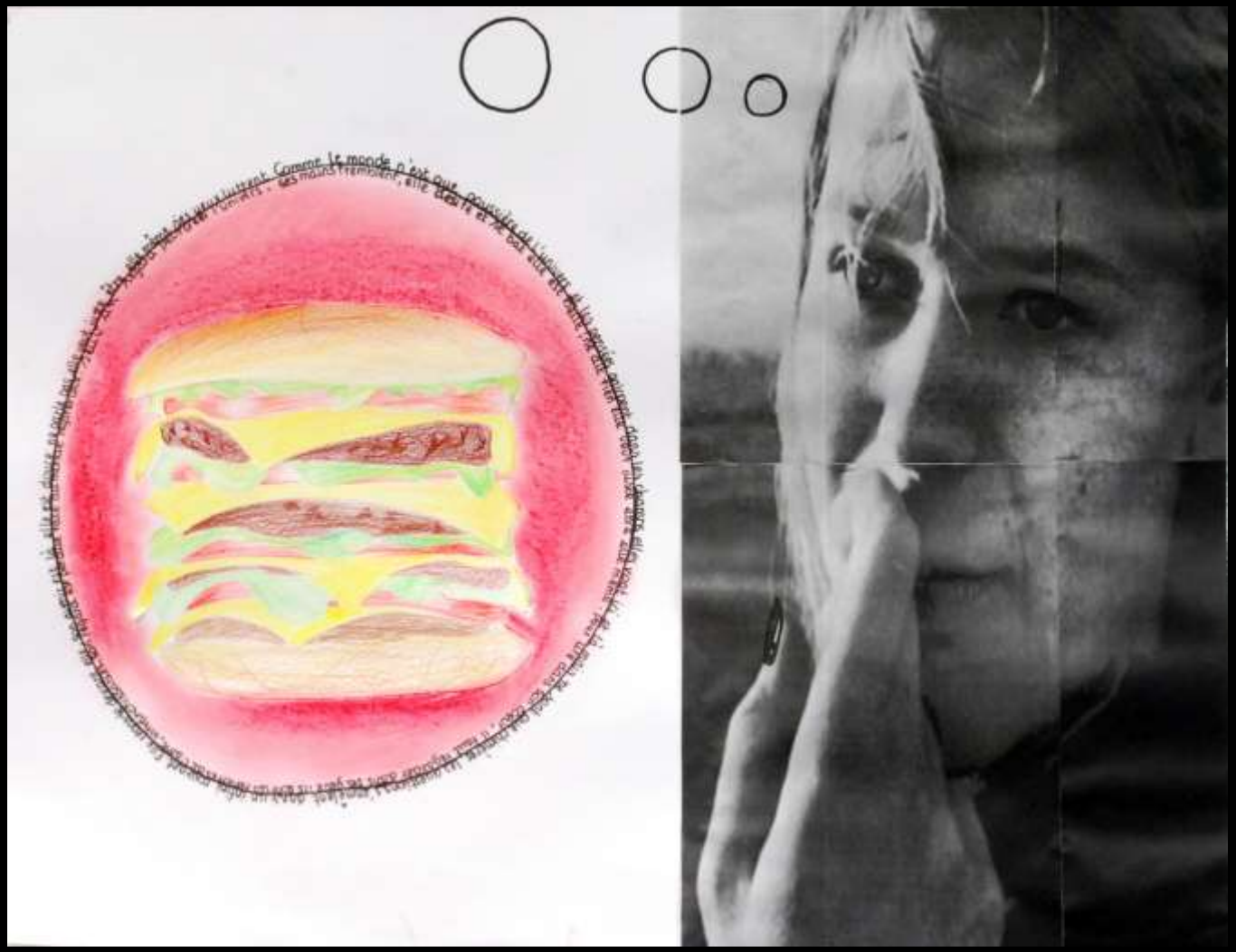
Comme le monde n’est que poussière de l’univers
Et les pensées galopent dans les champs.
Elles vont ici et là mais ne sont que chimères,
Les questions s’emmêlent dans un infini courant.

Elle regarde devant elle, son avenir est là,
Elle est douce, ne parle pas. Elle veut juste être elle-même.
Ses yeux luttent, ses mains tremblent, elle désire et se bat,
Elle est belle, ne dit rien. Elle veut juste être elle-même.

Pour lire dans son cœur , il faut regarder ses yeux,
Ils sont les fenêtres de l’âme, infranchissables.
Son regard est perdu face au monde mystérieux.

Que pourrait-elle bien voir ? L’image qui se bouscule
Dans ses pensées est aussi vaste que l’univers
Pourtant elle ne cesse d’observer ses péninsules.

Lisa Witek, Deborah Godefroy,
Léa Combessies-Germain et
Chloé Blanc.



Lisa Witek

La lueur du petit matin traversait les rideaux, légers et blancs, pailletant, doucement, son visage de lumière. La pénombre sculptait l'abside de sa joue, le dôme de sa paupière, et son nez, fine nef, surplombant sa paupière, calice rose et brillant de sa beauté. Nue. Retenant son voile de plume et de nue, sur son sein, qu'elle protégeait, telle la douce Vénus. Elle était dans une mer immaculée de ouate et de fines étoffes, seules terres dans un océan d'inconnu, émergeaient son front, et son buste. Des millions de paillettes, grains de poussières, pleuvaient tel une pluie d'or , doucement, calmement sur son corps. La lente et longue respiration rythmait l'espace, de son langoureux reflux.

Il fait gris. Mes chaussures sont trempées. J'ai froid. Orly est vide. Je suis seule sur la jetée. Quelqu'un arrive je l'entends. J'entends ses pas dans les flaques. Je déteste ce bruit et je n'attends personne. Je veux être seule. Ca m'énerve. Qu'on me laisse tranquille. J'ai du mal à respirer. Ma gorge me gratte, j'ai envie de tousser. Et ces pas qui se rapprochent… Ces nuages étaient si bas tout à l'heure ? L'air si sec ? Qui est-il,-lui ? Il faut que je voie son visage. Je me retourne. Je garde ma main droite serrée sur la barrière froide. Il y a quelque chose dans ma poche gauche. C'est lourd, gênant, froid. J'y fourre ma main. Il lève son bras vers moi. Je comprends ce qu'il y a dans ma poche. Je crois qu'il m'appelle. Il s'approche. Trop vite. Il crie. J'ai froid. J'ai du mal à respirer. Son ombre me dévore. Le vent m'arrache la joue. Il est trop prêt. Mon bras attrape l'objet. Un bruit sourd, un éclair. La balle traverse son thorax. Les os craquent, le cœur se contracte, les tissus se déchirent. Le corps s'effondre, son visage se tord.

L'ombre qui s'était fait de sa joue un empire,
S'échappait doucement de son calme sourire…

Théo Pagès, Aurélien Chalifour,
Yan Santi, Pauline Tibéri

Théo Pagès

Yan Santi

La Coréenne

Seule derrière la vitre froide s'échappent mes tourments
Aujourd'hui pleurent les nuages,
Tombe la pluie sur mon visage
Les larmes au bord des yeux ne cessent de couler

Mon amour envolé, n'étant plus qu'une ombre silencieuse
Ton absence me laisse sans vie, la joie me fuit
Ton souvenir à l'emprunte de mes souffrances

Des jours heureux je me souviens
Quand nous marchions main dans la main
Ce vide, c'est toi qui manque à ma vie

Mon visage est épuisé
Tout mon être est désolé
Ma vie est un rivage inondé
Rendez-moi l'être aimé.

Amandine AMADEI, Thaïs BONANNINI , Séléna ANOUILH

Thaïs BONANNINI

Amandine AMADEI

METRONOMY

Le métro se fige
Plus rien ne bouge
Plus rien n’avance
Bloqué dans un couloir
On se serre dans le noir

Sans se toucher
Sans se voir
Tout est lisse
l’Attente glisse

Les regards se perdent
Les âmes errent
Pourtant dans le néant
Le cœur fondant
Les pensées s’entremêlent

Sans s’écouter
Sans se goûter
Tout se perd
On désespère

Elisa Passeron, Marine Viallefont, Chloé Beaumont

Elisa Passeron

Paris, 24 Septembre 2001.

Je suis là, assis dans le métro parisien. J'observe depuis quelques minutes une jeune femme au regard perdu portant dans ses bras un enfant, tous deux d'origine asiatique. Son visage et son teint pâle, ses yeux fuyant le regard des autres. Elle a l'air pensive, sans doute quelque chose la tracasse…

Avez-vous parfois ressenti l'impression de déjà vu ? C'est bizarre parce que maintenant j'ai cette sensation… J'ai beau chercher tout au fond de moi, je ne trouve pas. Mais qui est donc cette personne ? Que regarde-t-elle ? Tellement de questions sans réponses…

Enfin, je me souviens.
C'est ce célèbre tableau : Jeune Orpheline au cimetière peint par, je crois, Delacroix. La ressemblance est tout de même frappante… Si je me rappelle bien, la peinture représente une jeune femme au regard tourné dans une direction. L'expression que l'ont peut lire sur le visage du personnage peint est exactement celle de l'inconnue du métro. Est-ce une coïncidence ? Très certainement.

Malgré les différences d'époques entre la peinture et la jeune femme du métro, je persiste à penser que leur regard, leur expression et cet air perdu passent les années, les siècles sans jamais prendre une seule ride…

Le métro file sur les rails, le brouhaha incessant et agaçant me berce et j'observe encore une dernière fois cette jeune femme avec son enfant, avant qu'ils ne s'engouffrent vers la sortie. Et je pense à ce petit dans les bras de sa mère… Paisible et silencieux. Lui au moins ne sera pas orphelin.

Alizée SCHLOSSER, Julie FILIZZOLA, Ouns HAMILA, Elisa BOUTET, 1ère L 1 et L 2

Elisa BOUTET

La Déesse du Métro

Ses cheveux ondulés,
Sur son cou serpentaient.
Son regard était figé :
Les deux femmes se ressemblaient.

La blancheur de sa peau-
Accentuée par les lumières du métro-
Enviée par les dieux,
Et semblait être rappelée par les cieux.

Se connaissent-elles ?
Un nom retentit.
Il me pétrifie

Anaïs Marciano, Clara Belliard, Christophe Delin

Clara Belliard

27minutes, 32 secondes

« Comment je vais lui dire ? Il faut que je le fasse. Allez en sortant, je le fais ! Mais qu'est-ce qu'il va penser ? Et ses parents ? Et les miens ? Et si il part ? Non, c'est pas possible c'est pas possible, il pourrait pas faire ça… et si c'était une fille ? Nina, c'est beau comme prénom, et si elle avait ses yeux… non non non ! pense à ce que tu vas lui dire. Mais depuis combien de temps je suis là ? Vite que le train arrive et que je lui le dise enfin… pfouu respire, tout va bien se passer… »

« Est-ce que j'ai bien pris le paquet de copies ? Pour une fois qu'ils ont des bonnes notes ça serait bête de les oublier ! … faut que j'appelle les parents du petit Dupont… Mais depuis combien de temps je suis là ? Et Léa qui doit déjà m'attendre !

« Aller cours, cours, cours… mais pourquoi j'y arrive pas ?… je tombe…noir…eau…mer…Paul…Paul ! PAUL…… Oh non, c'était qu'un rêve. Paul… Mais depuis combien de temps je suis là ? »

« Non mais c'est pas possible, depuis combien je suis là ?! Pour une fois que j'étais en avance… super ! Faut toujours que ça tombe sur moi **excusez moi** mais j'ai jamais de chance c'est pas possible ! **excusez moi** j'en ai marre, toujours en retard **EXCUSEZ MOI vous me marchez sur le pied là** oh mince « pardon, je suis désolée ». Voilà ! ça t'apprendra à toujours te plaindre !

TOUDOUDOUM (jingle SNCF http://www.universal-soundbank.com/trains.htm)

« Vous êtes arrivés à destination ! »

Agathe PREUN, Manon SANTINELLI,
Cécile HOFFMANN et Aurore SENAVE

Aurore SENAVE

Ô étrangers

Stalingrad 1°) : Jeune femme russe, cheveux au vent, musique aux oreilles et de la culture plein la tête.
Pigalle 2°) : Blanche comme l'écume et perdu comme un marin à la barre de son trois mâts !
Nation 3°) : Elle est le peuple à travers ses yeux.
Liberté 4°) : Enfermé, et pourtant toujours le même rêve.
La Défense 5°) : Toujours visé, toujours braqué, une seule option.
Goncourt 6°) : Loin des yeux, loin du cœur et pourtant ils ne sont pas si loin.
République 7°) : Les apparences sont trompeuses dans un monde d'illusions.
Porte Dorée 8°) : Et si le racisme n'était qu'un vague souvenir, pour ouvrir le monde au partage.
Wagram 9°) : Le regard plongé dans l'espoir, prêt à prendre le train de la liberté.
Garibaldi 10°) : Inabouti et pourtant prête à conquérir le monde.
Pasteur 11°) : L'espoir de guérir, l'espoir de sourire.
Saint-Lazare 12°) : Heureux malgré la vie qu'on leur impose.
Les Tuileries 13°) : Simple et pourtant si compliqué.
La Bastille 14°) : Rejeté, incompris, le monde est hostile.

Pablo Hierro,
Antoine Sciacca,
Martin Chomette

Pablo Hierro

Robert Capa

Les soldats endormis …

L'un crispé l'expression de son visage raidi,
Il rêve; plongé dans l'atmosphère terrifiante et morbide de la guerre
Obsédé par la peur et la mort
Il revit les pires moments, les coups fatals, la peur d'avancer
Est-il en train de mourir, d'agoniser, est-il touché au cœur ?
Désespérant de trouver du secours, dans une profonde détresse tu cries
Tu t'accroches, à quoi ? A qui ? Et où trouves-tu ta force ?
Y aura-t-il quelqu'un pour toi, qui te sauvera de cet abîme
Où tous les hommes subissent le même sort, où l'issue reste introuvable
Combien de temps encore faudra-t-il endurer ce supplice ?

L'autre également somnole, où s'est-il évadé ?
Est-ce loin de cet enfer, dans un monde où tout serait parfait ?
Où les hommes sont tous frères, où la haine n'existe pas
Retrouves-tu la chaleur de l'amour et la gaieté de l'âme ?
Voguant sur un océan de douceur souffle le vent de la paix
Gonfle les voiles de la Vie, rayonne la lumière épanouie
Savoure ce moment, où la joie n'a pas de limite
Où le bonheur t'appartient.

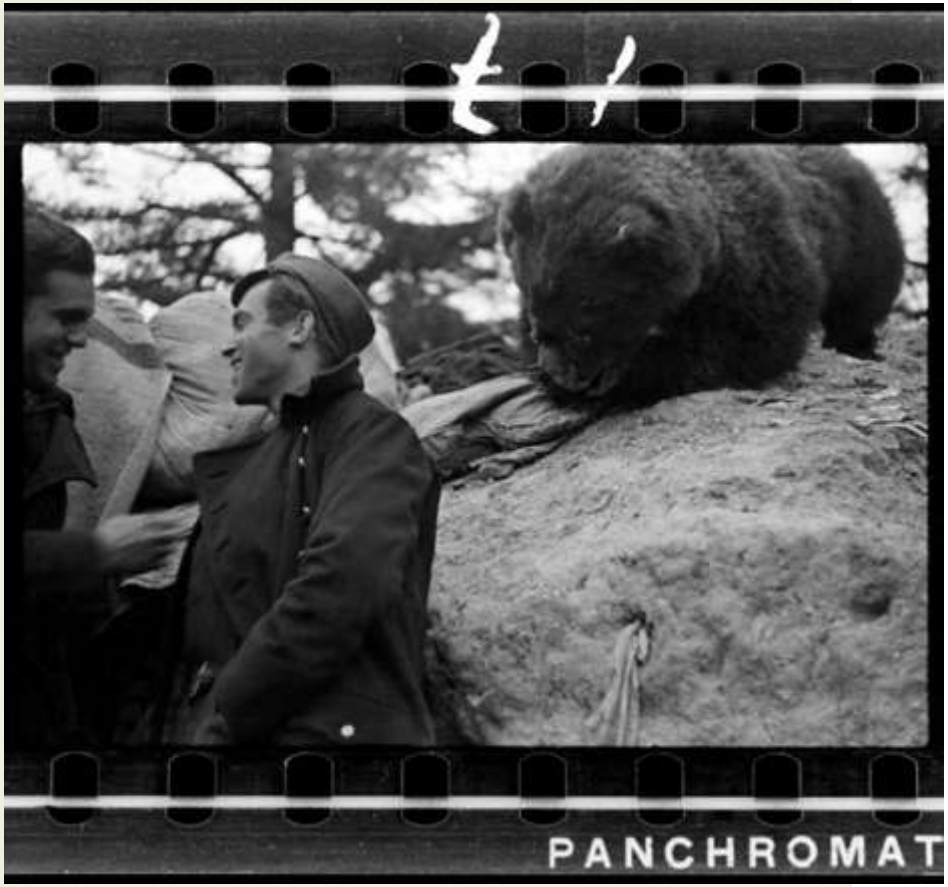
Deux soldats endormis, au milieu du chao,
parmi la peur, dans le noir
Où rode la Mort
De ces 986 jours d'enfer, comment vous relèverez-vous ?

Fin août, début septembre 1936, sur le front d'Aragon, des soldats endormis. © Robert Capa © International Center of Photography/Magnum Photos.

Kaya FRANCOISE, Jessica FANTINO, Séverine BLACAS, 1° L2

Kaya FRANCOISE, Séverine BLACAS

« Le lapin dresse ses oreilles, tourne autour de l'arbre et rentre dans son terrier… »
Je relève lentement la tête vers mes deux compagnons qui semblent être engagés dans une discussion animée. Je souris en profitant de ces quelques secondes de répit, mon esprit se remémorant une vieille comptine enfouie dans des souvenirs maintenant bien lointains… C'est alors que le soleil perse soudain entre les arbres. De ma main, je protège mes yeux dont la vue est condamnée pendant un bref instant. Lorsque l'ombre caresse enfin mon visage, j'ouvre les yeux et discerne les contours d'une masse sombre et imposante se dirigeant vers mes amis. Ma vue s'adapte, nette, précise. C'est un animal, à quatre pattes, le pelage brun, le museau noir et les yeux brillants. La scène se déroule sous mes yeux, j'y assiste, impuissant. Ce drame ne peut être envisagé. Et pourtant, mes pieds sont cloués au sol, je suis figé, tétanisé. Est-ce la peur qui me laisse paralysé au sol ou bien l'instinct de survie qui m'ordonne de rester aux aguets ? La bête se rapproche peu à peu. Je dois agir. Faire quelque chose. N'importe quoi, les prévenir ! Mais comment ?
Il n'est plus qu'à quelques centimètres, je retiens mon souffle, le vois pencher sa tête… et plonger son museau dans le sac de provisions laissé là plus tôt. La scène, pour le moins insolite, resta figée, suspendue dans le temps, comme si tout cela n'avait jamais existé, comme si rien ne pouvait plus m'atteindre… J'étais face à la Nature dans toute sa splendeur, réclamant ce qui lui revenait de droit, imposant son territoire et la force de ses convictions. Nous n'étions que des intrus venant troubler son équilibre. C'est alors qu'un sifflement déchira le silence. La quiétude de la scène s'interrompu brutalement, l'ours courut se réfugier dans la forêt tandis que mes compagnons me firent signe de me mettre à terre près d'eux. Un bourdonnement écrasant pulsait dans ma tête, la terre tremblait, le ciel s'obscurcit, la guerre ne faisait que commencer…



Laura Barralis, Fany Otalora, Sophie Aguila 1L1

Sophie Aguila

Leur regard se pose. Un bourdonnement à peine perceptible leur parvient au fur et à mesure que les secondes s'écoulent. Le temps s'arrête lorsque les yeux se lèvent vers l'horizon où une horde d'avions se rapproche de la grande place de la ville.

C'est à ce moment-là que la population prend conscience. Des visages, quelques minutes auparavant joyeux, se retrouvent projetés dans l'affolement. La foule se disperse ; ne sait plus où aller, que faire. Faut-il attendre calmement que les bombardements cessent ? Vaudrait-il mieux se cacher à un endroit plus sûr ? – Oui, mais quel est cet endroit ? Ils ne savent plus et ne pensent qu'à se sauver. Leur instinct de survie longtemps abandonné par l'éducation et la société reprend le dessus. Comme des proies, ils deviennent faibles et terrorisés. La place n'est plus qu'un champ de bataille. Un chaos d'un lourd silence enveloppe cette couleur rouge qui définit les corps inanimés de ceux accablés par la violence.

Mai 1937, Valence, Espagne : un raid aérien s'abat sur la population valencienne. Madame Sanchez s'est retrouvée au cœur du bombardement :

« Je m'en souviens c'était un vendredi, parce que le vendredi c'est le jour du poisson frais. Je venais de sortir de la poissonnerie avec un loup de mer gros comme ça, que j'avais acheté une fortune pour des invités qu'on avait à la maison ce soir-là. Il y avait des ombres par terre, on aurait dit des corbeaux, mais des gros dis donc ! J'ai eu peur qu'ils me volent mon poisson. Quand j'ai levé la tête, j'ai compris : c'était pire que des corbeaux. Je pouvais plus bouger, heureusement Pedro, « mi marido », était là. Il était venu me chercher pour le retour des courses. Il m'a tirée par le bras et on s'est mis à courir, sauf qu'on savait pas où aller. Derrière nous ça a fait « boum » ! On a couru encore plus vite. Et puis, on a vu une butte, Pedro m'a dit : « Resto aquí y tugurio no ». J'ai fait ce qu'il m'a dit de faire. Il a lâché ma main. Je me suis retournée, il était plus là. Il y a eu des bombes très longtemps, je sais pas pendant combien de temps j'ai attendu là par terre. Ca a cessé, j'ai cherché partout. J'étais affolée, j'étais là : « Pedro ! Pedro ! Pedro ! » J'ai plus jamais revu Pedro, depuis je mange plus de poisson le vendredi. »

Mai 1937, Valence, Espagne. Foule à la porte de la morgue après un raid aérien. Gerda Taro © International Center of Photography/Magnum Photos.

Quelques jours après ce tragique épisode, Madame Sanchez s'est rendue à la morgue de Valence. Une foule meurtrie et déchaînée attendait avec angoisse l'ouverture des portes. L'attroupement, devenu fou d'impatience, guettait l'activité intérieure du bâtiment. Leur espoir ne tenait qu'à un fil. Ils redoutaient l'annonce de la mort de l'un des leurs. Si seulement quelqu'un pouvait abréger leur craintes. L'inquiétude se lisait sur leurs visages décomposés et vieillis par l'attente et l'ignorance. Pieds écrasés, coudes contre côtes, les gens se bousculaient pour approcher l'entrée : la loi du plus fort régnait. Cependant, chacun se retrouvait égal devant l'absence de nouvelles, Madame Sanchez y compris. Pedro se trouvait-il dans la morgue ou avait-il une chance d'être en vie ?

Un bruit, semblable à des clés entrechoquées, se fit entendre. Le silence s'installe, les portes s'ouvrent, leur regard se pose.

Caroline Vomero, Hugo Lelièvre, Raphaëlle Mottet

Hugo Lelièvre

Profiler le Néant

La plaine est vide, le ciel est vague
Et la brume, tel un nuage de cendres témoigne
De l'Homme, sa morbide hargne.
De la terre, morne et terne, commence l'épilogue

Calme où âmes et souvenirs se déposent entre les collines
Désertes. Où rêves et déceptions retombent poussières,
Et où songes et pensées se fracassent dans le gouffre sans fond.

Entité impartiale, parfois idolâtré,
Adoptant la forme du bon vouloir, immatériel ou personnifié.
Depuis la Création, il est la Destruction.
Chacun le possède, chacun le craint, de l'existence il donnera l'abolition.

Cataclysme naturel inéluctable,
Le Néant est tout, il n'est rien, la Mort l'accompagne.
Infini et insignifiant, il renvoie chaque chose à sa fin véritable.

Ayad Saïd, Rémy De Brito, Robin Martinot

Pavel Maria Smejkal : 1936 Spain,
in *Fatescapes*, 2010

Rémy De Brito